




Lincoln Child

Sang
de lune



*La nuit dans les
montagnes, personne
ne vous entend crier.*

Sang de lune

Quinze années se sont écoulées depuis que Jeremy Logan est venu dans les Aridondacks, ce massif cristallin au nord-est de l'état de New-York. S'il est de retour dans cette région solitaire, c'est pour y terminer un livre au calme.

Malheureusement, son isolement est interrompu par la découverte sinistre du corps d'un randonneur atrocement mutilé. Aucune bête sauvage des environs n'aurait été capable d'un pareil carnage...

Prêtant main forte aux gardes forestiers, notre «énigmologue» se rend vite compte que les riverains ne manquent pas de suspects. Mais les choses se corsent lorsque les légendes du coin viennent compliquer son enquête: des loups-garous peuvent-ils réellement rôder dans ces bois?

Auteur et éditeur, **LINCOLN CHILD** a co-écrit avec Douglas Preston une vingtaine de thrillers à succès. *Sang de lune* est son cinquième roman en solo.

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Fabienne Gondrand.

Sang de lune

DU MÊME AUTEUR

La Bête d'Alaska, éditions J'ai lu, 2017

Projet Sin, éditions J'ai lu, 2016

La Troisième Porte, éditions J'ai lu, 2014

Deep Storm, éditions J'ai lu, 2010

Lincoln Child

Sang de lune

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Fabienne Gondrand*

Pygmalion 

Titre original : *Full Wolf Moon*

Le titre original de ce roman, *Full Wolf Moon*, autrement dit « la pleine lune des loups », renvoie à l'appellation autrefois associée par les Indiens algonquins à la pleine lune de janvier, lorsque les meutes de loups affamés hurlaient à proximité des villages amérindiens.

Pour plus d'informations sur nos parutions, suivez-nous sur
Facebook, Instagram et Twitter.

<https://www.editions-pygmalion.fr/>

Cette traduction est publiée en accord avec Doubleday,
une marque de The Knopf Doubleday Group,
une division de Penguin Random House, LLC.

© 2017 by Lincoln Child

© 2018, Pygmalion, département de Flammarion,
pour la traduction française

ISBN : 978-2-0814-1771-7

À sept heures et demie du soir, Palmer s'arrêta pour avaler un nouvel en-cas – un mélange de noix et de fruits secs et une barre énergétique qu'il retira de la poche externe de son sac à dos. Il s'était juré des heures plus tôt qu'il ne s'autoriserait un vrai dîner – bien chaud et fumant sur son gril en titane – qu'après avoir trouvé un emplacement digne de ce nom pour planter sa tente.

Tout en mâchant sa barre énergétique, il scruta lentement les alentours. Il avait conscience qu'il se lançait dans une galère et il était convaincu de bien connaître la région environnante, mais rien ne l'avait préparé à cette journée de randonnée. *Faut croire que toutes les histoires qu'on raconte sont vraies*, songea-t-il non sans amertume.

C'était le deuxième week-end de juillet, le soleil commençait tout juste à se glisser derrière la ligne d'horizon à l'ouest, mais Palmer parvenait malgré tout à distinguer Desolation Mountain, à peut-être six kilomètres au nord. Six kilomètres – mais dans cette cambrousse, autant dire soixante.

— Merde, grommela-t-il en enfonçant l'emballage de son en-cas dans sa poche avant de se remettre en route.

Avec son pic dénué de sentiers culminant à 990 mètres, Desolation Mountain n'était pas assez élevée pour faire partie des « véritables » quarante-six sommets des Adirondacks. Pourtant, son élévation et sa topographie, à l'écart des autres, valaient le coup de l'épingler à son tableau de chasse. Mais c'était avant tout son isolement qui rendait cette montagne captivante aux yeux des baroudeurs purs et durs, des amateurs et des passionnés des Adirondacks. Elle était située dans la région de Desolation Lake, à l'ouest de Five Ponds Wilderness – dans ce qui était vraisemblablement la portion la plus sauvage et reculée des vingt-cinq mille kilomètres carrés que comptait ce parc forestier.

Ce n'était pas l'isolement qui gênait David Palmer. Il ne demandait pas mieux que de se fondre dans la nature et de passer des jours entiers sans croiser âme qui vive. C'était le trajet jusqu'au pied de la montagne qui se révélait particulièrement emmerdant.

Au début, les choses s'étaient plutôt bien présentées. Il avait garé son 4 x 4 à l'abri des regards sous le couvert des arbres au point de départ du sentier pour Baldwin Mountain, puis il avait parcouru huit kilomètres sur un chemin forestier privé jusqu'à ce qu'enfin le sentier disparaisse. S'en étaient suivis des kilomètres de forêt vierge ancienne, aux cimes si hautes que le crépuscule y

régnait sempiternellement et que le tapis forestier mou était dénué d'arbrisseaux.

Mais lorsqu'il quitta le Five Ponds Wilderness, la forêt s'estompa dans son sillage, et il amorça l'approche de Desolation Lake. C'est là que son allure, jusqu'alors soutenue, freina considérablement. Le terrain devint périlleux, stérile, quasiment infranchissable. L'étendue sauvage qui se déployait entre lui et la montagne se mua en un labyrinthe d'auges glaciaires recouvertes de tourbières, de chablis et de kettles qui exigeaient de faire attention à chaque pas. Bien évidemment, il n'y avait pas de sentier, pas même un chemin pour les troupeaux, et l'enchevêtrement de ravins l'obligeait à s'en remettre fréquemment à son GPS portable Gamin Oregon. Il avait dérapé plus d'une fois sur des roches traîtresses à peine visibles sous leur couche de lichen. Fort heureusement, il avait décidé de porter ses bottes hors pistes – sans quoi il se serait tordu une cheville, ou pire, depuis bien longtemps.

Au bout d'un demi-kilomètre, il s'arrêta de nouveau. Devant lui, l'accès était bloqué par un éboulement de roches imbriquées, trop serrées pour qu'il puisse s'y engager avec le poids qu'il portait sur le dos. Il jura tout bas en retirant son sac. Après avoir déniché la trouée la plus large dans l'éboulis, il y glissa son sac puis s'y faufila à son tour. L'extrémité des branches sèches qui dardait ses bras et ses jambes lui égratigna le visage.

Arrivé de l'autre côté de l'éboulement, il hissa son sac sur ses épaules en vérifiant que les sangles de

compression étaient bien serrées. À cette heure avancée de la journée, le poids commençait à se faire sentir et il voulait s'assurer que son contenu restait stable.

Il passa quelques secondes à agiter les épaules dans tous les sens pour remettre son barda en place. De nos jours, la plupart des randonneurs utilisaient des sacs à cadre intégré, mais Palmer leur préférait un cadre extérieur – dans son cas, un sac de randonnée Kelty Tioga. Il avait tendance à ne pas voyager léger et il trouvait les cadres extérieurs plus simples à ranger, à porter et à équilibrer.

Le soleil avait disparu et le paysage s'assombrissait de minute en minute. La différence était sensible, comme si quelque divinité de la nature baissait lentement un variateur de lumière. La pleine lune se hissait dans le ciel noir, prêtant au paysage une luminescence étrange, tachetée, presque spectrale. Pourtant, il n'allait pas s'en remettre au clair de lune, qui avait tendance à camoufler les dolines et les rigoles. Il avait appris à la dure à ne pas se fier au hasard. Il retira la lampe torche accrochée à sa ceinture et l'alluma.

Il était à présent plus de vingt et une heures. Il se remit en route et calcula mentalement que sa vitesse était tombée aux alentours de huit cents mètres par heure. Bien évidemment, il pouvait poursuivre jusqu'à Desolation Lake et camper sur les rives. Mais il n'y arriverait pas avant minuit au bas mot, auquel cas il serait trop laminé pour profiter de sa journée de marche le lendemain. Non : il y avait forcément un endroit, dans cette

maudite contrée sauvage, une espèce d'emplacement suffisamment plat et nu pour qu'il puisse y planter sa tente et étaler ses ustensiles de cuisine. Un repas chaud et un sac de couchage douillet commençaient à prendre des atours d'opulence inaccessible.

Une fois de plus, tandis qu'il avançait avec précaution, orientant de-ci de-là le faisceau lumineux de sa lampe, il songea qu'il aurait préféré se trouver dans la région des High Peaks du parc. Certes, les sentiers y étaient souvent de la largeur d'une autoroute et on butait sans cesse sur des randonneurs, mais au moins on pouvait compter sur une foutue forêt qui soit normale, avec son lot de clairières et pas cette espèce de profusion exotique de...

Il s'immobilisa à hauteur d'un bouquet de viornes à feuilles d'aulne. Il était à tel point absorbé dans ses pensées et dans l'examen attentif du terrain semé d'embûches qu'il n'avait pas fait attention à l'étrange odeur qui flottait autour de lui. Il huma l'air. L'odeur était légère, mais perceptible : aigre, un peu musquée, pas tout à fait comme celle d'une moufette, mais résolument désagréable.

Palmer balaya la pénombre du faisceau lumineux. Comme il n'y avait rien, il se contenta de hausser les épaules et se remit en marche.

La lune montait de plus en plus haut dans le ciel, baignant Desolation Mountain de sa lueur vacillante. Encore cinq kilomètres. Merde alors, il ferait peut-être bien de rebrousser chemin jusqu'au lac, après tout. Mais dans ce cas, il fallait penser au trajet retour, et il allait...

L'odeur était revenue. Elle était plus forte, à présent, et plus fétide : nauséabonde et animale.

Il s'immobilisa une fois encore et fouilla les alentours de sa lampe torche. Cette fois-ci, il ressentait un picotement d'angoisse. De menus arbrisseaux et un treillis de branches d'arbres aplaties lui renvoyèrent le faisceau de sa lampe. Son halo lumineux plongeait tout le reste dans les ténèbres.

Palmer secoua la tête. La désolation surnaturelle de ce lieu était en train de lui jouer des tours. De toute la journée, il avait à peine croisé un raton laveur et deux jeunes renards. Et encore, quand il se trouvait dans la forêt ancienne. Aucun animal plus gros qu'une souris n'aurait l'idée saugrenue de vivre dans ce merdier. Ce périple frustrant allait bien finir par s'arrêter à un moment ou à un autre. Et une fois qu'il aurait l'estomac rempli de chili et son matelas gonflable de prédilection sous son sac de couchage, il serait...

L'odeur était de retour, plus infecte que jamais, et cette fois-ci accompagnée d'un son – un bruit guttural, à mi-chemin entre un grognement et un rugissement. À la fois furieux et affamé.

Sans réfléchir, Palmer se mit à courir. Il fonça aussi rapidement que le permettait le poids de son sac à dos, râlant sous le coup de l'effort, le faisceau de sa lampe zébrant frénétiquement devant lui, haletant, le souffle court, bondissant par-dessus les arbres tombés et les kettles tandis que les grognements et les bruits de respiration se faisaient de plus en plus forts derrière lui.

C'est alors que son pied tapa contre une racine saillante ; il chuta lourdement sur le sol ; un poids accablant, qui n'avait rien à voir avec son sac, pesa soudain sur son dos – une douleur atroce, sans aucune mesure avec ce qu'il avait pu connaître au cours de sa vie, lui lacéra le visage et le cou tandis que la puanteur le submergeait telle une vague, suivie d'une autre déflagration de douleur, puis une autre encore... jusqu'à ce que les ténèbres, d'abord rouges, puis noires, se referment sur lui.

Trois mois plus tard

Depuis les faubourgs de New Haven, la route passait au nord à Waterbury, puis à l'ouest le long du dessin sinueux de l'Interstate 84, jusqu'à croiser (après avoir franchi la frontière de l'État de New York et le Newburgh-Beacon Bridge) l'Interstate 87, la New York Thruway. À cet endroit, l'itinéraire devenait bien plus direct, plein nord, jusqu'à ce que les reliefs touffus des montagnes Catskill commencent à s'affirmer à basse altitude sur la gauche. En ce vendredi après-midi, la circulation s'intensifia à l'approche d'Albany. Elle diminua quelque peu à Glen Falls, où les remorques et les camions à plateaux chargés de voitures de Formule 1 sortirent en direction de Watkins Glen. Elle s'éclaircit encore plus à Lake George, qui même en cette période avancée de l'année attirait les touristes et les familles pour le week-end.

C'est à la première aire de repos après Lake George que Jeremy Logan gara sa Lotus Elan vintage et – bien que l'après-midi jouât les prolongations et que la température se maintînt juste au-dessus des 15°C – s'arrêta le temps d'installer le toit du cabriolet avant de reprendre la route.

Quinze années s'étaient écoulées depuis la dernière fois qu'il avait entrepris ce trajet, dont il avait toujours apprécié cette ultime portion et il était bien déterminé à en profiter. Au passage de chaque ville – Pottersville, Schroon Lake, North Hudson – la circulation s'amenuisait et les montagnes tout autour de lui gonflaient comme si elles se hissaient hors de terre. La masse sombre des High Peaks des Adirondacks s'élevait dans le ciel, majestueuse et immaculée, drapée dans les teintes vertes, brun-roux et dorées de ce mois d'octobre, éclipçant les Catskill qu'il avait traversées à peine trois heures plus tôt. L'air que fendait le pare-brise devint délicieusement frais, chargé d'une odeur de pin. Le soleil couchant dorait les sommets nus des montagnes les plus élevées, tandis qu'entre elles les vallées et les cols – foisonnant d'épicéas, de hêtres et de bouleaux – se paraient d'une obscurité mystérieuse.

La Northway – ainsi qu'on appelait cette portion de l'Interstate 87 – était autant plissée et couturée d'enduit bitumineux que dans son souvenir, et avec un petit effort d'imagination il parvint à revivre la dernière fois qu'il avait fait la route, en compagnie de John Coltrane et de Bill Evans en fond sonore et de Katherine, son

épouse, qui occupait le siège passager. Quelque chose, dans l'ampleur grandissante des montagnes environnantes, dans les dernières lueurs du jour et le déferlement de la nuit – qui semblaient systématiquement coïncider avec l'ultime étape du trajet de six heures depuis le Connecticut – lui fouettait le sang et affûtait son goût de l'aventure.

Logan n'avait jamais été très adepte des activités en plein air – plus jeune, il avait été un pêcheur à la mouche passable, un père fanatique de ce sport le lui ayant enseigné, et il parvenait habituellement à terminer un parcours de dix-huit trous au golf avec un score de moins de trois chiffres. Mais il n'avait aucune patience pour la course à pied ou les marathons – ces activités lui paraissaient d'un ennui étouffant, digne d'un hamster courant dans sa roue. Mais au cours d'un long week-end aux tout débuts de son mariage, un couple de professeurs adjoints à Yale et membres de l'Appalachian Mountain Club les avait convaincus, Kit et lui, de les accompagner dans l'ascension de Whiteface Mountain, au nord de Lake Placid. Logan, qui avait accepté avec réserve, était revenu enchanté de ces mini-vacances. Il y avait quelque chose de profondément gratifiant à gravir une montagne – à choisir son itinéraire, à négocier les balisages, à admirer la beauté du microclimat variant avec l'altitude, à doser ses efforts pour affronter les portions les plus escarpées... pour enfin franchir la limite des arbres et suivre le dessin sinueux des cairns jusqu'au sommet. Non seulement la vue y était imprenable, mais la conquête du pic en soi

avait un petit goût de satisfaction inénarrable. Non, ce n'était pas ça, car ces montagnes ne pouvaient être conquises, ni même apprivoisées – il s'agissait plutôt de trouver un arrangement, comme un accord avec elles. Une expérience qu'aucune session sur un tapis roulant ne pourrait jamais offrir. Après Whiteface, Logan et son épouse s'y étaient adonnés, plusieurs années de suite, devenant d'humbles « collectionneurs de sommets » : les monts Adirondack, Cascade, Porter, Giant, et bien entendu Marcy – la plus haute montagne de l'État de New York, culminant à 1 629 mètres d'altitude.

Mais ensuite leurs carrières – lui de professeur à l'université et elle de violoncelliste professionnelle – avaient graduellement absorbé tout leur temps. Et le peu de congés dont ils disposaient était occupé par des voyages à l'étranger pour compléter ses recherches, ou par un week-end à Tanglewood lorsque Katherine se produisait au Festival. Ainsi les randonnées de trois jours dans les High Peaks s'évanouirent-elles dans leur sillage, comme le faisait en cet instant même la Northway dans son rétroviseur.

À Underwood, il bifurqua sur la NY 73 et suivit les méandres de la route, traversant d'épaisses forêts, le long des trombes furieuses qui déferlaient dans les gorges rocailleuses. Il traversa Keene Valley et la ville de Keene, puis mit le cap sur l'ouest vers Lake Placid et, au-delà, le village de Saranac Lake. Les localités étaient un peu plus grandes que dans son souvenir et, à leur périphérie, l'empreinte de l'homme empiétait un peu plus

lourdement sur la forêt, mais les changements étaient légers et tout lui rappelait irrésistiblement ses voyages d'autrefois.

— Ça n'a presque pas bougé, Kit, commenta-t-il en conduisant. Ça ressemble à notre dernier séjour, quand on a failli se perdre dans le brouillard en grim pant sur le mont Skylight.

Il se surprenait souvent à parler à Kit, décédée d'un cancer depuis plus de cinq ans. Naturellement, il le faisait uniquement lorsqu'il était seul – seul à part Kit, bien sûr – et pourtant la conversation n'était pas autant à sens unique qu'on aurait pu s'y attendre.

À Saranac Lake, il tourna à gauche sur la Route 3 en direction de Tupper Lake. À présent, rares étaient les voitures qui le croisaient en sens inverse, dont les phares tremblotaient dans l'atmosphère humide de la forêt. Comme il connaissait moins bien cette partie du parc – et qu'une pénombre compacte se refermait sur lui –, il ralentit. Environ huit kilomètres plus loin, ses phares éclairèrent un grand portail ouvert qui se détachait dans l'épaisse forêt d'épicéas sur sa droite. Un simple symbole en métal de grande taille, représentant un cumulus flottant au-dessus d'une eau ondoyante, tenait lieu de signalisation.

Il bifurqua, s'engagea en cahotant sur un chemin de terre défoncé sur quelque six cents mètres – puis, soudain, la forêt s'écarta pour révéler une immense bâtisse patinée, sur deux étages d'un bois brun sombre et de pierres grossièrement taillées. Elle était recouverte d'un

imposant toit à bardeaux en forme de A, de style chalet suisse, qui descendait, depuis ses cheminées alignées en rangs serrés le long des événements de faitage, quasiment jusqu'au sol. Des balcons tressés en branches d'arbres couraient sur tout le premier étage ainsi que le second, plus court et, depuis les rangées de larges fenêtres encadrées de rouge, la lueur accueillante d'innombrables lampes et cheminées invitait à s'approcher.

Logan était arrivé à destination : Cloudwater. Mais le lieu n'avait pas toujours été connu sous ce nom. Soixante ans auparavant, il se dénommait Rainshadow Lodge. C'était un des *Great Camps*, ces luxueux chalets construits à la fin du XIX^e siècle par les très riches, en guise de résidence d'été, sur les rives des lacs les plus reculés du nord de l'État de New York et de la Nouvelle-Angleterre. Et Rainshadow Lodge, en bordure du Rainshadow Lake, avec son architecture typique de style Adirondack Rustic et son immense hangar à bateaux couronné d'une coupole, en était un des fleurons le plus célèbre et spectaculaire.

Mais tout avait changé en 1954. Aujourd'hui, sa fonction dépassait largement le cadre d'un simple terrain de jeu estival, rustique et surdimensionné à l'attention d'une des familles les plus opulentes de Manhattan. Et Logan avait fait toute la route depuis sa maison du Connecticut pour tirer pleinement parti de cette nouvelle fonction.

Il suivit l'allée semi-circulaire qui menait à l'avant du bâtiment et gara sa voiture, puis gravit les marches

– érodées et d’une largeur incroyable – et dépassa les chaises Adirondack peintes en blanc alignées dans le vestibule. Le lieu était baigné d’une lumière indirecte et son atmosphère douce et dorée, légèrement vaporeuse, n’était pas sans évoquer la fumée de bois. Logan eut la sensation étrange et néanmoins agréable d’être une mouche s’enfonçant dans de l’ambre.

Un bureau d’accueil en bois couleur cannelle, qui étincelait grâce à l’application ostensible de cinquante couches de laque, l’attendait droit devant. Assise derrière le comptoir, une femme d’âge moyen leva les yeux à son approche et lui sourit.

— Je m’appelle Jeremy Logan. J’ai une réservation.

— Un instant.

La femme consulta une tablette nichée derrière le bureau comme s’il convenait de cacher un tel anachronisme.

— Ah, oui, docteur Logan. Vous séjournerez parmi nous pendant six semaines.

— C’est exact.

— Très bien.

Elle étudia la tablette quelques instants encore, avant de relever soudain les yeux :

— Docteur *Jeremy* Logan ? s’exclama-t-elle, en repriquant instantanément la lueur de reconnaissance dans son regard. Mais c’est écrit : « historien ».

— Je suis effectivement historien. Entre autres choses.

La femme finit par hocher la tête, puis baissa de nouveau les yeux sur la tablette.

— Je vois que l'on vous a réservé le chalet Thomas Cole. M. Hartshorn s'en est chargé personnellement. Ce chalet est habituellement réservé aux musiciens ou aux artistes – les écrivains se voient toujours attribuer une chambre dans le pavillon principal.

— Je ne manquerai pas de l'en remercier.

— C'est après le hangar à bateaux, à peine deux minutes à pied. Je peux vous y amener dès à présent, après quoi vous pourrez vous garer sur la place de stationnement qui vous est allouée afin de sortir vos bagages.

— Je vous en serais reconnaissant, merci.

Elle pivota sur son siège et déverrouilla une armoire en bois derrière elle, dont elle sortit une grosse clé parmi la dizaine pendue à des crochets de cuivre. Puis elle referma l'armoire à double tour et contourna le bureau d'accueil pour gagner l'extérieur. Elle emprunta la route de terre compacte jusqu'à un sentier voisin qui s'enfonçait dans les bois, bordé de lampadaires en verre de style Tiffany. La senteur des pins était presque entêtante. Tous les quinze mètres environ, une allée plus étroite s'éloignait de l'axe principal, bifurquant sur la droite ou sur la gauche, et arborait un petit panneau sculpté : *Albert Bierstadt, Thomas Moran, William Hart.*

D'un pas rapide, elle négocia le dernier virage du sentier, où le panneau annonçait *Thomas Cole*. Droit devant, à moitié camouflé par les arbres, se dressait un

chalet dans le style Mission, au bossage rustique qui n'était pas dénué de charme pour une construction moderne, avec sa façade en rondins écorcés et ses fondations en pierres de champ.

La femme lui tendit la clé.

— Je suis sûre que vous trouverez tout ce dont vous avez besoin à l'intérieur, affirma-t-elle avant de consulter sa montre. Il est presque vingt heures. La cuisine ferme à vingt et une heures, vous désirez sans doute vous installer sans plus attendre.

— Merci.

Elle lui sourit une fois encore, puis tourna les talons et rebroussa chemin.

Soupesant la clé, Logan gravit les marches, déverrouilla la porte d'entrée et pénétra dans le chalet. Il alluma les interrupteurs et jeta un œil rapide autour de lui : plancher en bois à larges lamelles, tapis anciens, une table de travail moderne accompagnée d'un siège Aeron de Herman Miller, une bibliothèque intégrée et des armoires en acajou, une immense cheminée en pierre brute, et un escalier en colimaçon autoportant menant à une chambre/mezzanine à l'étage. À travers la porte du fond, il distingua une cuisine équipée d'un four à micro-ondes, d'une cuisinière Wolf et d'une cave à vin. Le tout dans un mélange esthétiquement agréable et hautement fonctionnel de neuf et d'ancien.

Logan s'autorisa un long soupir de contentement.

— Kit, annonça-t-il à son épouse, je crois que cet endroit fera parfaitement l'affaire. Et je me suis donné six semaines. Si je ne parviens pas à en venir à bout ici, je n'y arriverai sans doute jamais.

Puis, laissant les lumières allumées, il quitta le chalet pour chercher ses bagages.

Vingt minutes plus tard, Logan sortit du chalet pour regagner le sentier illuminé par ses fanaux comme autant de lanternes de fées dans la forêt. Il déboucha sur la pelouse centrale et s'arrêta un instant pour contempler le bâtiment principal. Le regain d'optimisme qu'il avait éprouvé en découvrant son chalet ne l'avait pas quitté.

Cloudwater se proclamait « colonie d'artistes ». Située au cœur du parc des Adirondacks, elle était occupée à tout moment par plusieurs dizaines d'artistes, d'écrivains et de chercheurs qui venaient y passer un séjour d'un à deux mois afin de travailler sur leur projet : qu'il s'agît d'une toile, d'un roman ou d'un concerto. Chacun et chacune de ces artistes en résidence disposait de sa chambre privée dans l'immense loge principale ou – dans le cas des musiciens et des plasticiens – logeait dans une des maisonnettes individuelles disséminées sur tout le domaine densément boisé. Il ne s'agissait pas d'un lieu de villégiature – les gens venaient pour travailler et les règles en vigueur s'assuraient qu'il n'en était

pas autrement. Ici, point d'apéritif ni d'activités organisées, si ce n'est de temps à autre une conférence après le souper ou la projection d'un film d'art et d'essai le samedi soir. Les visites aux résidents se faisaient exclusivement sur invitation. Les déjeuners étaient privés, servis en chambre ou en chalet, tandis que les petits déjeuners et les dîners se prenaient dans le pavillon principal.

Logan gravit les marches qui menaient au bâtiment. À l'intérieur, il remarqua plusieurs personnes, par groupes de deux ou trois, qui traversaient le vestibule haut de plafond en devisant à voix basse. D'immenses poutres de bois incurvées soutenaient le plafond par paires, s'élançant l'une vers l'autre depuis les parties opposées de la pièce, de sorte que Logan avait l'impression de se tenir à l'intérieur des nervures d'un navire chaviré. Entre ces poutres, et tenant lieu de moulure de plafond, se déployait une pièce chantournée décorative, semblable à une ramure, d'une complexité exceptionnelle. Des têtes d'ours, de cerfs et d'élan, remontant visiblement à plusieurs décennies, ornaient les murs, ponctuées de plaques distinguant des concours de pêche, de photographies anciennes du parc et de tableaux de la Hudson River School.

Logan interrompit un groupe de personnes pour demander l'emplacement du réfectoire. Après les avoir remerciées, il s'apprêtait à se remettre en route lorsqu'une voix s'éleva derrière lui.

— Docteur Logan ?

Logan se retourna. Un homme plutôt massif, d'environ soixante-dix ans, arborant un visage rougeaud et une crinière de cheveux blancs digne d'un lion lui tendit la main en souriant.

— Greg Hartshorn.

Logan lui serra la main.

— Enchanté de faire votre connaissance.

Logan avait bien évidemment entendu parler de Gregory Hartshorn. Peintre en vue de l'école d'abstraction lyrique, il avait lancé une galerie à New York au milieu des années 1960, où il avait fait fortune en vendant des toiles d'artistes ainsi que ses propres tableaux. Il avait mis l'art de côté quelque trente ans plus tard afin d'assumer le poste de directeur résident de Cloudwater.

— Je m'apprêtais à m'attabler pour le dîner, avançâ Logan.

— J'espère que vous le trouverez excellent. Avant cela, auriez-vous une minute à m'accorder ?

Sans attendre de réponse, Hartshorn guida Logan jusqu'à une porte qui donnait sur un confortable bureau aux murs recouverts de croquis, d'aquarelles, de gravures sur bois – mais, comme put le constater Logan, pas d'une seule œuvre du directeur.

— Installez-vous, je vous en prie, l'invita Hartshorn en désignant d'un geste le canapé face à un bureau croulant sous la paperasse.

— Vous avez totalement arrêté ? s'enquit Logan en montrant les murs parés d'œuvres.

Hartshorn émit un petit rire.

— Je m'adonne encore à une étude ici ou là. Mais elles ne parviennent jamais à maturation. C'est tout bonnement incroyable la quantité de travail administratif qu'exige un lieu tel que Cloudwater.

Logan hocha la tête. Il se doutait de la raison pour laquelle Hartshorn désirait lui parler, mais il préférait attendre que le directeur aborde le sujet de son propre chef.

Hartshorn prit place à son bureau, entrecroisa ses doigts sur la surface éraflée du bois, puis se pencha en avant.

— Je serai bref, Jeremy – puis-je vous appeler Jeremy ?

— Je vous en prie.

— Je sais que votre CV vous présente comme professeur d'histoire à Yale. Je sais également que vous êtes inscrit ici en qualité d'historien. Mais... eh bien ces dernières années, il semble que vous ayez atteint une certaine notoriété pour un domaine de travail qui, disons-le, fait plutôt sensation.

Logan resta silencieux.

— J'étais simplement curieux de savoir – sans vouloir faire preuve d'indiscrétion, vous comprenez – comment vous aviez l'intention de mettre à profit votre séjour ici à Cloudwater.

— Vous voulez dire, si j'allais me lancer dans quoi que ce soit de sensationnel ?

Hartshorn eut un petit rire forcé.

— Pour être tout à fait franc, oui. Comme vous le savez, en dépit de son raffinement rustique, Cloudwater

est dédié au travail de création. Qu'ils se voient accorder une subvention ou qu'ils déboursent d'importantes sommes d'argent, les gens viennent ici pour courtiser leur muse dans la plus grande sérénité. J'aime à penser le temps passé ici comme un monachisme de luxe.

Logan s'était préparé à remercier le directeur de lui avoir attribué le chalet Thomas Cole. Il se rendait compte à présent que ce choix n'était pas le fruit de sa munificence, mais qu'il s'était agi de l'isoler des autres résidents de Cloudwater.

— Si vous craignez que des zombies ne commencent à se promener sur le domaine ou que des chaînes spectrales ne s'entrechoquent bruyamment au beau milieu de la nuit, je vous rassure tout de suite, répliqua-t-il.

— Vous m'en voyez soulagé. Mais à vrai dire, je me soucie davantage des équipes de tournage et des journalistes.

— S'ils viennent, ce ne sera pas pour moi. Je suis ici précisément en la capacité énoncée dans ma candidature. J'essaie depuis des années de terminer une monographie sur l'hérésie au Moyen Âge. L'enseignement, et divers projets parallèles, ne cessent de repousser l'échéance. J'ai bon espoir que la tranquillité de Cloudwater m'offrira la concentration dont j'ai besoin et me permettra d'apporter la touche finale à mon article.

Les doigts entrecroisés de Hartshorn semblèrent se détendre légèrement.

— Merci pour votre franchise. Pour être tout à fait honnête, votre candidature était devenue un véritable

sujet de discussion au sein du conseil d'administration. J'ai soutenu votre dossier. Je suis heureux d'apprendre que je n'aurai pas à le regretter.

Logan se contenta d'incliner la tête et Hartshorn poursuivit :

— Vous comprenez certainement mon appréhension. Par exemple, connaissez-vous un dénommé Randall Jessup ?

— Randall Jessup ? répéta Logan en fronçant les sourcils. Il y avait avec moi à Yale un étudiant de ce nom.

— Eh bien, il est aujourd'hui lieutenant garde forestier pour la Division de la protection des forêts de l'État de New York. Et il est passé aujourd'hui pour demander quand vous étiez attendu.

— Comment pouvait-il savoir que je venais à Cloudwater ? Je ne lui ai pas parlé depuis des années.

— Et c'est bien là ce qui me préoccupe. J'ignore comment il a eu vent de la nouvelle. Mais la presse locale se fait l'écho de votre séjour à Cloudwater. Malgré sa superficie, la région des Adirondacks a tous les atours d'une petite communauté. Un membre de notre personnel a dû reconnaître votre nom, le dire à quelqu'un d'autre, qui l'a ensuite dit à quelqu'un d'autre... vous savez bien comment ces choses-là se propagent.

Logan le savait bien.

— Mais quoi qu'il en soit, nous en avons assez dit sur le sujet, conclut Hartshorn. J'ai l'assurance que vous êtes venu ici en qualité d'érudit et d'historien – et

mes meilleurs vœux de réussite vous accompagnent dans l'entreprise de votre monographie. Si je puis faire quoi que ce soit pour rendre votre séjour plus agréable, n'hésitez pas à me le faire savoir. Sur ce, je ne vous retiens pas plus longtemps. La cuisine ne va pas tarder à fermer.

Et sur ces mots, Hartshorn se leva et lui tendit la main.

Le réfectoire était peu ou prou ce à quoi Logan s'était attendu d'un de ces fameux *Great Camp* d'autrefois : un foisonnement de mobilier de style Mission, de paravents japonais, de lustres en bois de bouleau tressé, de vitrines encombrées de géodes et d'artéfacts amérindiens, où trônait une cheminée en pierre suffisamment grande pour y rôtir un cheval. Le tout parvenait à allier rusticité et opulence. Sensible à ce que Hartshorn lui avait confié, Logan jeta son dévolu sur une table à l'écart et n'attira que peu de regards curieux. La nourriture se révéla excellente – des bouts de côtes de bœuf braisés et de l'ail des bois mariné qu'il accompagna d'un superbe châteauneuf-du-pape – bien qu'en raison de l'heure avancée, le service fût un rien précipité –, et il était près de vingt-deux heures lorsqu'il regagna le vestibule, puis l'immense palier parsemé de coins et de recoins à l'avant du pavillon. Il s'y attarda un moment pour admirer le dôme étoilé du ciel tandis qu'au loin le lac venait caresser dans un murmure la lisière de la pelouse.

Logan hasarda une réponse.

— « Quand tu regardes l'abîme, l'abîme regarde aussi en toi. »

Albright se contenta de sourire avec un air de conspirateur, avant de siroter une nouvelle gorgée de café.

Logan soutint le regard du poète pendant un long moment. Et, ce faisant, il se rendit compte – non sans une légère stupeur de ne pas l'avoir compris plus tôt – que le vieil homme des bois avait raison.

Cet ouvrage a été mis en page par IGS-CP
à L'Isle-d'Espagnac (16)

N° d'édition : L.01ELON000171.N001
Dépôt légal : avril 2018